

Louis-Philippe Dalembert



Histoire de danse et de pluie

Nouvelle

J'AI VINGT ANS. Il pleut et notre danse tourne rond. Le bruit de la pluie sur le toit en tôle ondulée. Jam-session de percussionniste en verve entraînant toute la section rythmique dans son délire. Les coups alternent sensualité et frénésie. Son lent et saccades de mitraillette folle. Ce halo qui fait qu'on est seuls ce soir-là. Seuls au monde. Comme lorsque deux êtres s'aiment trop fort. Tu es blottie contre mon cœur. Hésitant entre l'abandon et les griffures de félin terrorisé. Ce désir de vengeance dans tes yeux. "Pourquoi avant toi ai-je dansé aussi collé-serré avec cette sculpture d'ébène? Pourquoi l'ai-je enlacée de si près? Hein dis-le. Ça se voyait que tu en avait envie. Tu n'arrêtais pas de la peloter. De glisser tes mains dans son dos. Pour un peu tu les lui aurais mises aux fesses. Je ne sais pas ce qui t'a retenu d'ailleurs." Des mots hurlés entre les dents mais comme susurrés dans la rumeur de la pluie et du froissement des corps.

Je souris. J'ai vingt ans. Et ne te dirai pas que ta jalousie n'a aucune légitimité. Je ne t'ai même pas encore embrassée. Moi qui très tôt ai goûté à la chair comme à un fruit défendu offert à un affamé. Entre nous de simples regards de connivence depuis quelque temps à la fac. Et une étrange attirance contenue. Comme pour empêcher d'aller dans le décor un engin dont on n'aurait pas le contrôle. Puis deux ou trois appels téléphoniques. Longs comme la nostalgie. De la terre natale. D'un amour ou d'une amitié perdus. Des appels pour ne rien se dire. Des poèmes d'Aragon et de Prévert. De Laleau ou d'Avers. De Phelps aussi. Qui des deux avait demandé ou proposé son numéro à l'autre?

J'ai vingt ans. Vingt-et-un peut-être. Il pleut et la musique tourne pour nous deux. Insularisés au milieu de tant de charivari. Telle une barque dont la majesté défie l'océan entier. Le temps s'est arrêté. Depuis hier. Depuis longtemps. Depuis que je te connais ou rêve de te connaître. En fait ai-je existé avant? D'aucuns diront que si mais je n'en ai plus mémoire.

Il ne pleut pas encore. Ton regard comme rivé à d'inaccessibles rêves de souffrance et d'amour. En face le mien. Le flot de la nuit. Ils se croisent. Réticents. Avant d'enjamber la musique la cacophonie des gens se déhanchant à se bloquer les reins. Dialogue muet. Tantôt houleux tantôt conciliant dont nous sommes tous deux exclus. Qu'ont-ils bien pu se dire? Je me lève. Passe à côté de toi sans

t'adresser la parole. Tu me rejoins sur la piste. Une large tonnelle pareille à un immense péristyle située au beau milieu de la cour. Loin du pêle-mêle des tables et du débit de boissons. Nous faisons semblant de danser. Tes yeux plantés dans les miens. "Tu en avais envie hein. Dis-le." Je détourne la tête et ne réponds pas. Tu m'enfonces les ongles dans la nuque. Je te regarde et souris. Jaune. Ça ne fait pas partie du jeu. Tu sens mon buste se raidir refusant ton étreinte. Un vent léger flotte.

La pluie arrivée dans une clameur soudaine. Ses gouttes drues verticales hallebardes pénétrant la chair de la terre. Nous immobilisant sur la piste. Nous contraignant à enchaîner musique après musique comme en une longue danse infinie. Nous dansons. A en avoir le tournis. A confondre le jour et la nuit dans nos regards clos. Pas sur la chanson que l'orchestre braille dans le micro et alterne avec les rumeurs de la pluie. Nos pas sur un autre tempo. Une musique que nos deux cerveaux transmettent en sourdine à nos corps en éveil. Le tien j'imagine enivré de l'instant des poèmes passés déclamés jusqu'au bout de la nuit et de la patience des autres membres de la famille désireux d'utiliser le téléphone. Le mien imbibé de rhum-coca. Cuba est une femme libre dans ma tête. Les gens se déchaînent autour de nous. Chantent en chœur avec les musiciens. Ça doit être un air de carnaval.

Nous dansons. Nos pas qui s'harmonisent vierges pourtant de tout souvenir commun. Nos deux corps se frôlent se prennent se relâchent se rappellent. La douce chaleur de tes seins contre ma poitrine. (Tu ne portes pas de soutien-gorge. Comme d'habitude. Je connais la réponse. "A quoi bon? Ils sont tellement petits." Si menus que j'imagine comme un sacrilège mes énormes mains se refermer dessus... J'ai ouï dire que tu as enfanté. Ils doivent avoir grossi. Ton fils [ou ta fille] saura-t-il un jour qu'ils m'ont allaité avant lui?) Deux jeunes faons soulevant la tête pour me chatouiller le torse de leur langue. Ils m'ont toujours fait penser à Salomon. Dans mon enfance rigoureusement sabbatique j'ignorais que son Cantique des Cantiques était un poème d'amour. On ne parle pas de ces choses-là dans le Livre des livres. Mais ce n'est pas toi le modèle de Salomon. Sinon il aurait parlé de tes fesses. De cette jumelle splendeur charriant dans sa cadence ta jeunesse et mes fantasmes les plus fous. Heureuse rémanence de l'Afrique dans ton corps de métisse.

Le nom du night-club me revient à présent : "Zombi". Ça fait lugubre. Dire qu'on aurait pu choisir "Feu Vert" l'autre club à la mode de cette ville du Nord. Mais le groupe a opté pour "Zombi". Tiens il y avait un groupe avec nous ce soir-là. Je m'en souviens maintenant. Angelo Ricardo Adelina Florencia Antonio Teodora Marina... Où sont-ils pendant que nous sommes sur la piste de danse? Nos vingt ans pudiquement enlacés.

La pluie s'est arrêtée depuis une éternité. La musique aussi. Et nous dansons encore. Au milieu de la conversation sans fin des couples entrelacés dans l'attente du prochain morceau. La musique recommence. Tu me prends la main et m'entraînes au dehors. La nuit est belle de milliers d'étoiles. La terre exhale des effluves à la fois lourds et frais. Tu ne parles pas. Je te suis chien fidèle sans t'interroger. Nous longeons la nuit et la vaste artère du bord de mer. Un quart d'heure plus loin tu sautes par-

dessus la rambarde avant de me tendre la main. Je la refuse piqué dans ma fierté de jeune coq. Tu vas voir ce que tu vas voir. J'atterris avec moins de souplesse. Tu éclates de rire. Et ton rire qui se mêle au ressac. Mourant avec lui. Ton corps virginal allongé sur les vagues. Je te rêve à quelques brasses de toi. Perdu dans un vieux songe de tendresse. J'ai peine à l'écrire aujourd'hui. On dira que ce sont là mots de poète. Mais je n'invente rien. Je le jure. S'il y a poésie c'est celle de ce soir-là. Le mystère de ton regard où se sont donné rendez-vous tous les soleils noirs de la nuit. Quelle idée de prendre un bain de mer à cette heure ! (Aujourd'hui à des milliers de kilomètres et à une dizaine d'années de distance j'en ris. Une telle folie ne pouvait germer que dans ta tête. Imprévisible. Prude et libertine en même temps.) Il fait un peu frisquet. La chaleur de la journée n'a laissé presque aucune trace. J'enlève mes chaussures mais ne te rejoins pas. Le contact du sable sous mes pieds. Quelques galets plantés dans l'ensemble me donnent une démarche précieuse. Je joue à saute-mouton dans des gestes d'équilibriste. Tu me hèles. Et te rallonges sur l'eau comme sur un lit. Je la devine froide.

Les autres nous rejoignent sur la plage. Nous devinant dans l'ombre. Moi les yeux rivés au charriot de la grande ourse rêvant de t'emmener hors du monde. Toi la tête plongée dans l'eau salée à plus de minuit. Ils sont tous là : Antonio Teodora Angelo Marina... Tu te ramènes grelottante cherchant un peu de chaleur dans le creux de mes bras. Les autres guettent prêts à nous chambrer. A démêler nos souffles avec leur vanne. Nos baisers en suspens cette nuit-là. Alors qu'ils auraient pu être si ardents. Comme nos rêves. L'envie de lutter. De changer cette terre nôtre. Et nos jeunesse s'embrasent dans la nuit. Comme une guitare en colère. Volcan de mots sur toutes les injustices passées et à venir. Sur le Père puis le Fils qui nous avait vus naître et grandir. Nous ne connaissions rien d'autre et n'avions que nos mots. Tout cela ce soir-là plus important que nos corps.

J'en souris aujourd'hui en pensant au destin qui t'a donné cette bien méchante initiale. Je te taquinais souvent t'en souviens-tu ? Mais Dieu ta douceur n'avait rien à voir avec les chiens de garde du nazisme. Malgré ton initiale. C'était jeu d'adolescents. Heureux et en colère. Tu sais par fidélité à cette colère nôtre j'ai toujours pris la voie que je croyais la plus juste. Qui correspond le plus au feu de nos vingt ans. Epineuse certes. Depuis longtemps je marche le long de ces rêves. Mes pas dans les traces de notre mémoire. Se confondant par moments avec elle. Parfois je me mets à guetter d'autres rêves aussi beaux. Comme si ma vie même en dépendait. Mais souvent je les ai côtoyés sans oser y pénétrer.

La pluie recommencée plus lente. La pluie cette nuit-là toujours recommencera. Comme la mer dont nous nous éloignons. Le rhum-coca s'infiltre imperceptible dans la terre de mes vingt ans. Toi là dans mes bras. Contre mon cœur. Plus lourde que ce que tes sautilllements de guêpe pouvaient laisser prévoir. Je peine à graver les quarante marches de l'université royale pour rejoindre la salle qui sert de dortoir au groupe. Garçons et filles séparés mêlés en fonction des affinités des uns et de l'audace des autres. Mais tu n'es pas très audacieuse j'aurais dû m'y attendre. Je te dépose par terre sans

te rendre ta bonne nuit.

A deux nattes de là ton regard creusant l'obscurité cherchant le mien boudeur. (Je boude toujours quand je n'obtiens pas ce que je veux. J'ai ramené ça de mon enfance couvée par trois femmes débordant d'abnégation et de tendresse. Tout entières dédiées à mes lubies. Farouchement maternelles. J'ignore si elles venaient d'Égypte d'ailleurs... ou de nulle part. Sans doute est-ce un tour que me joue mon cinéma intérieur. Gare à une fille si elle ne me passe pas mes caprices ! Je me projette ce film que je suis le seul à pouvoir visionner.)

Combien de mois se sont-ils écoulés depuis cette nuit-là ? Combien de lunes et de marées ? Combien de tours de danse de sourires furtifs sur des pistes et des musiques diverses ? D'œillades échangées entre deux cours à l'abri des moqueries des autres ? Et le téléphone prolongeant jusqu'au bord de l'aube les vers d'Aragon ou de Prévert. De Laleau et d'Avers. De Davertige aussi. Jusqu'au rendez-vous de ce samedi-là. A quelques jours du grand départ.

Je revois la plage. En plein milieu de la semaine. Nous sommes seuls. Une fois de plus. Un bataillon de serveurs rien que pour nous deux. Ils m'adressent des clins d'œil coquins. Nos jeunesses somme toute dorées sourient. Un pêcheur enfoncé dans une pirogue tire sur ses pagaies dans notre direction. Il nous propose (plus à moi qu'à toi) des fruits de mer. Grillés au feu de paille sèche et macérés dans du jus de citron. Œillade appuyée façon vertus aphrodisiaques garanties. Mes vingt ans n'en ont pas besoin mais je joue le jeu. En parlant de jeu ça me revient maintenant. Je te délaisse de temps à autre pour jeter un œil sur le match à la télévision. Le Brésil joue contre je ne sais plus quelle équipe. C'est un match de coupe du monde. On est donc en juin ou en juillet. Tu n'es pas très contente. Mais tu connais ma passion pour les vert et or. Tu boudes. Je te fais un petit baiser dans le cou à chaque fois que je te rejoins ou te délaisse. Le match est bientôt fini. Je suis heureux le Brésil a gagné.

Je t'attire à moi. Tu résistes. Je cours vers la mer cueillir une algue. Je te l'offre en guise de fleur. Tu souris. Conquête. On marche bras dessus bras dessous en direction du bungalow. Nous en ressortons très vite. Après un inlassable échange de baisers et de caresses. Trop peu pour le sang vif de mes vingt ans. Tes seins menus que j'effleure de mes longs doigts. Je les façonne Canova hésitant et grisé par sa propre création. Puis mes lèvres les avalant goulûment comme un nouveau-né assoiffé de chair. Ta chair. Mais on ne peut pas aller au-delà. A cause de ce quelqu'un d'autre dont tu ne m'as jamais parlé. (Bizarre lui adore les "blanc-céleste" l'équipe rivale des vert et or. Il est aussi expansif que moi réservé. Proche de la bouteille que moi sobre. A tant d'autres qualités et de défauts qui font de nous deux l'envers et l'endroit de ton unique vie.)

Tu ne m'en parleras d'ailleurs jamais. Je l'aurai seulement deviné. Puis compris lorsque de l'étranger j'aurai appris ton mariage. Ce doit être lui le premier. Et ça me fout en rogne. Pas qu'il me devance non. Mais de ne pouvoir vivre pleinement ta féminité. Toi tu ne me diras rien. Répétant le disque monocorde. "Tâche de comprendre je ne peux pas." Comprendre quoi ? Et de m'accuser d'être comme

les autres. Intéressé par la seule baise. "Mais une fille n'est pas qu'un con." Tu deviens vulgaire ça ne te ressemble pas. Je m'arrête en plein milieu de nos chastes ébats. Je fais la carpe. C'est pas que je le veux. Mais je serais incapable de prononcer d'autres mots qui ne soient la rage. La déception.

Je suis resté assis dans le lit visionnant mon cinéma intérieur. Une heure s'est écoulée. Peut-être deux. Ou serait-ce quelques minutes qui ont paru si longues ? Tu me demandes si j'ai envie de rentrer. Je m'habille. Tu veux régler la note à l'accueil. Je te devance. Un regard d'acier te figeant la main dans ton porte-monnaie. Nous remontons dans la voiture. Je démarre en trombe. J'accélère. Tu ne me demandes pas de ralentir. Préférant sans doute t'en prendre à toi à l'univers entier. Mais tu as peur. Je le sais je le sens. Tu n'oses pas parler. Comme moi quand je boude. Crispée. Tu boucles la ceinture. Te cramponnes au siège. Recroquevillée sur ta peur. Mon pied sur l'accélérateur. J'appuie. De rage. De déception. J'évite de regarder ton visage. Ni celui de la mort qui se profile sous mes pieds. Le klaxon libère la route. L'asphalte défile sous nos yeux. Les troncs d'arbres qui viennent à ma rencontre. Les embardées successives. Le choc final qui m'éjecte de la voiture. Tes pleurs me parviennent dans un demi-sommeil. Tu sortiras indemne de l'accident. Et moi je prendrai l'avion sans te dire au revoir. Avec une jambe dans le plâtre. Quelques bleus dans les côtes et dans la mémoire.

Jusqu'à cette lettre. Où tu parles de cette danse comme un de tes "plus beaux souvenirs. Un de ceux qui ne font point souffrir contrairement à ce que dit la chanson. Peut-être parce qu'il vient souvent seul, porté par personne, au gré du vent, d'une danse, rarement accompagné de ton nom ou de mon souvenir de toi. Je te le dois pourtant, allez comprendre quelque chose. Il est particulier, ce souvenir. Beau ne convient pas tout à fait. Fort, tenace, pur, sensuel, innocent ? Un mélange de tout cela ? J'en ai très peu comme celui-là qui m'aident à définir le mot *Bonheur*." Une lettre dis-tu que tu m'as envoyée " au nom de cette soirée, de ce souvenir. Une façon de te dire *merci*."

Je suis à Paris. Je me verse une dernière rasade de rhum. C'est un jeune vieux de cinq ans (ron Havana club oro cinco años). Un copain me l'a ramené de la Havane. Quinze heures d'avion avec une escale à Montréal. Je l'ai longtemps tété par compte-gouttes. La bouteille est chargée de tant d'histoires. Certaines vraies d'autres que je m'invente (encore mon cinéma intérieur). Je me les raconte tout seul par manie d'inventer des histoires ou pour tenir le coup, que sais-je ? Des comptines de mon enfance que les servantes fredonnaient en lavant ou en cuisinant. Des contes de la Caraïbe. Des histoires de fous. Des rêves de guérilla (je me demande d'ailleurs pourquoi ce copain n'a jamais voulu se raser la barbe)...

Excuse-moi de t'avoir parlé de tout ça à partir d'une simple lettre et d'une bouteille de rhum tout à fait vide maintenant. Dehors le mercure flirte avec le moins dix degrés. J'ai envie de prendre un bain de mer. Paris, automne 1992 🐼